

**André LEBANC**  
**ou “L’empire des morts”**

**De Roys**

*« Il est terrible*

*Le petit bruit de l'œuf cassé sur un comptoir d'étain*

*Il est terrible ce bruit*

*Quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim »*

**Extrait de *La Grasse matinée*, Jacques Prévert**

Les premiers frimas de ce froid automnal se faisaient sentir.

Je frissonnais dans cette nuit au gel mordant.

Je frissonnais, car ma mémoire végétale me plongeait en ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps de mes ancêtres, qui avaient si bien servi le Roi Soleil dans ses galères royales ; temps aux étés pourris, aux hivers sibériens, à la famine ravageuse, un souvenir poignant et terrible me privait d'un sommeil de souche...

Jean-Baptiste courait à perdre haleine, les pieds en sang, les galoches envolées. Sciemment, il s'était enfoncé dans la forêt, mais... Les cris des hommes... Mais... Les chiens en chasse...

La forêt de L'Isle-Adam se tenait coite et retenait son souffle boisé, devant le drame qui se nouait.

A l'aube naissante, il était parti avec son père Jacques chercher du petit bois. La mesure en torchis était froide, trop froide, gelée. Sa mère, Marie-Catherine, veillait sur la sœur et les deux frères de Jean-Baptiste (Antoinette, Robert et Louis, le dernier-né), survivants d'une lignée de neuf enfants : les Huan.

Les grands-parents avaient été emportés par la redoutable famine qui avait ravagé le pays dans le temps. Au village décimé, seuls restaient quelques foyers en vie...

En réchauffant du mieux qu'elle pouvait ses enfants, elle avait en souvenir la faim qui les avait hantés, elle et ses parents, la dysenterie, alliée insatiable de la Faucheuse sans pitié.

*« L'armée royale des Flandres avait réquisitionné les rares vivres disponibles, les spéculateurs avaient misé sur les cours à la hausse... Toutes les céréales épuisées (le froment, le seigle, l'avoine... le blé), ils s'étaient trouvés à recueillir les glands ou les fougères pour faire une sorte de pain. »* Tout y passait pour tenter de survivre : *« Les orties, les coquilles de noix, les troncs de choux, les pépins de raisin moulus »* (1).

Les bêtes s'effondraient avant les hommes ; alors les hommes mangeaient les bêtes : *« Les charognes de chiens, de chevaux, et autres "animaux crevés" sont consommées en dépit de leur état de pourriture »* (1). Les pauvres gens préféraient alors la mort rapide à la mort lente, le suicide plutôt que l'agonie interminable. L'anthropophagie avait réapparu...

*« La typhoïde, propagée par l'eau et les aliments souillés, achève ceux qui ont réussi à se nourrir un peu »* (1). L'épidémie de grippe, durant ces hivers acérés, déposait son linceul de mort dans les campagnes et les villes. Par dizaine de milliers la population avait été fauchée. La natalité descendit en flèche en ces temps maudits de profonde misère où le pain avait quasi disparu. Elle ne voulait pas revivre ces moments atroces... Ces printemps secs, ces semences grillées, puis putréfiées par les étés pluvieux, point de soudure, les réserves épuisées, et puis ces hivers qui figeaient toute vie, végétale, animale, humaine...

(1) Source : *Les Années de misère*, de Marcel Lachiver, chez Fayard.

Elle frottait les mains menues, rajustait la méchante couverture ; ils se serraient les uns contre les autres en cherchant la chaleur animale, en espérant le retour rapide du père et de son aîné.

Silencieux, Jean-Baptiste marchait dans les pas de son père, les sacs chargés de branchages.

Soudain, des hommes du Prince de Conti leur tombèrent dessus... Les impitoyables gardes-champs de la capitainerie. A cette époque, ils étaient à l'affût : les pauvres, par ce froid tenace, s'enhardissaient et s'affranchissaient des droits seigneuriaux et autres édits de servage.

« *Sus aux glaneurs, sus aux braconniers, pas de quartier !* » Telle était leur seule devise.

Les ribauds n'eurent aucune pitié, ils empoignèrent son père, l'assommèrent, apprêtèrent la corde et l'accrochèrent à un chêne robuste et vénérable (à son corps défendant, un lointain cousin).

Jean-Baptiste pleurait, le visage cinglé par les branches basses des arbres, les pieds lacérés par la végétation touffue ; il pleurait de rage, son père pendu haut et court... Là, une petite clairière, une trouée salvatrice dans la forêt ? Une mesure de bois ? Il s'arrêta, le souffle court, incrédule...

Un homme grand, puissant, le garde-forestier, perché sur son toit, s'affairait à planter des bardeaux en châtaigner, en guise de tuiles, sur les liteaux.

Le grand Pierre s'arrêta, posa son marteau un instant ; le bruit qui enflait, on avait lâché les chiens... Et cet enfant qui surgit de nulle part...

Toute la semaine dernière, il avait trimé, et bien avancé dans son chantier ; il voulait à tout prix finir rapidement, car l'hiver perçait déjà sous l'automne hostile aux froidures précoces et féroces... Son gîte de bois achevé, cela lui serait d'une aide précieuse, en lui évitant de parcourir les sept lieues qui le séparaient de son village de P. Il serait sur place, à l'abri, pour se reposer lors de ses missions longues à entretenir l'un des districts de la forêt du Prince. Il était pressé de rentrer voir ses parents et de s'asseoir à la table familiale, la chaleur reconfortante de la cheminée hospitalière, la soupe qui mijotait, le pain — rare — à tremper. Il n'avait point de femme ni enfant.

Bâti d'un seul bloc massif, tel VIR QUERCUS ROBUR, les mains épaisses, les épaules noueuses, le visage buriné, sévère, la barbe au poil hirsute, les sourcils broussailleux. Il

portait braie, chainse et doublet. Chausses et guêtres le protégeaient du froid ; il avait posé au pied de l'échelle son chaperon et son esclavine.

En pleine forêt, dans le quartier « de la Pierre tombale », il avait délimité, défriché son terrain, creusé les tranchées, planté ses piliers en chêne costaud, tassé le sol, monté son champart et posé les entrants, hissé à bout de bras le triangle que formaient le poinçon et les arbalétriers pour chaque face de la mesure, en équilibre sur son échafaudage rudimentaire. Puis ce fut au tour des chevrons, des liteaux et voliges...

La porte d'entrée claque, encore le groom qui flanche, le flot des enfants, la rumeur joyeuse... J'étais transi de froid et le Jean-Baptiste, avec la meute à ses trousses... Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit... La gueule de bois... J'étais moulu de fatigue... Heureusement « mes petits » étaient là et déjà assis sur mon dos boisé, ils babillaient et cela me revigorait...

— *« En fait, tu sais, hier Kevin, ben, il a tapé la maîtresse... Il a donné des grands coups de pieds dans sa jambe et la maîtresse a crié... Le maître des grands est arrivé à toute vitesse, et il a emmené Kevin qui hurlait... Et tu sais, ma sœur, elle m'a dit que Kevin n'a pas voulu s'asseoir... Et il disait plein de gros mots... Et le maître ne disait rien... Et Kevin, il continuait comme dans L'Exorciste... Comme s'il crachait des insectes noirs... Il avait le visage tout blanc... Les poings serrés... L'après midi, le maître avait expliqué que quand Kevin était en colère, il ne fallait rien dire, il fallait attendre qu'il se calme... »*

La sonnerie retentit, les rangs, le bruissement des enfants qui entrent en classe.

Jean-Baptiste avait stoppé net : il le connaissait, c'était le garde forestier. Le grand Pierre lui fit signe de la main de s'approcher. Il descendit lestement.

— *« Rentre te cacher sous la bâche. »*

Jean-Baptiste ne se fit pas prier.

Déjà les gens d'armes arrivaient, tirant sur les laisses des chiens excités...

— *« Eh le Pierre, t'as pas vu un p'tit galopin, on a eu l'père, pendu au "saut du loup", il volait le prince. »*

Les chiens s'agitaient impatients, prêts à la curée...

— *« Non, pas vu, mais vous, avec tout vot' raffut, ça pour sûr que je vous ai entendus. Bon, maintenant, faut que j'y retourne, j'ai l' toit à finir. »*

Face à aux hommes, il ne bougea pas... Stoïque... Imposant... Le lourd marteau à la main...

Le grand Pierre était craint. Il avait langue avec le secrétaire particulier du prince. Il se disait qu'il avait rendu des services à Monseigneur... Des histoires de femmes de la Haute... Ils ne

voulaient pas d'ennuis, tant pis pour le p'tit, ça attendrait, on avait eu l'père déjà... Quant au Pierre il n'perdrait rien pour attendre...

Le sergent fit signe... Ils partirent... Les chiens tournaient la tête à se briser le cou, la bave aux babines, le gibier était là pourtant, à deux pas...

Le grand Pierre resta un long moment immobile, aux aguets, puis s'en retourna, souleva la bâche ; le petit tremblait, en sueur, en sang, éraflé, balaféré, en larmes, les sanglots...

— « Viens, mets-toi un peu d'eau, là dans le seau. »

Il lui lança de vieilles chaussettes pour ses pieds sanguinolents et son chaperon pour qu'il se réchauffe. Les sanglots s'estompèrent... Il lui raconta...

André Lebanc, profitait d'un calme relatif, le bourdonnement studieux s'échappait des vasistas des classes.

André Lebanc songeur :

Pensait à Jean-Baptiste.

Pensait à Marco.

Pensait à « la chasse à l'enfant ».

Un élève du CM2 l'avait déclamé à la récréation à la rentrée dernière. Il se le récita sans hésitation, ému :

*« Il avait dit : "J'en ai marre de la maison de redressement"*

*Et les gardiens, à coups de clef, lui avaient brisé les dents*

*Et puis, ils l'avaient laissé étendu à terre*

*Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !*

*Maintenant il s'est sauvé*

*Et comme une bête traquée*

*Il galope toute la nuit*

*Et tous galopent après lui*

*Les gendarmes, les touristes, le rentier, les artistes*

*Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan !*

*C'est la meute des honnêtes gens*

*Qui fit la chasse à l'enfant*

*Pour chasser l'enfant pas besoin de permis. »*

(Jacques Prévert)

La triste rumeur avait couru dans le quartier... L'incarcération de Marco, puis le centre disciplinaire pour mineurs.

Il n'avait pas fait long feu au collège : exclu et ré-exclu définitivement, avec sa tête de pirate, ses yeux pistolets, son bandana, les gros anneaux aux oreilles, son éternel sourire insolent aux lèvres...

*« Marco qui a fricoté, trafiqué avec les "Grands", des mauvais "Grands". Marco qui avait basculé, un soir il avait fait le guet et... les mauvais "Grands" avaient arraché le sac de la boulangère, appréciée de tous, elle le tenait serré, avec la recette du jour, elle s'y était accrochée désespérément... Elle avait lutté en vain... Marco longtemps encore et encore devrait revoir défiler cette infinie seconde, cette éternité où la tête heurte violemment le trottoir... Le sang qui se répand... La vie qui fout le camp irrémédiablement... L'irréparable commis... Et puis l'enquête de police, les flics qui cognent à la porte, le regard éteint de Marco, le sourire effacé... »*

Pères Absents

Pères Fautifs

Pères Inconnus

Mère Allumée

Mère Cintrée

Mère Immature

8 gamins, 3 pères

Elevés à la va-comme-je-t'pousse, le chiendent, l'herbe folle...

8 gamins, l'école

L'acharnement des années durant des maîtresses, et au bout du bout, la difficile lecture, hésitante, laborieuse... malaisée...

Pourquoi tous ces souvenirs m'assaillent, affluent en flots ininterrompus ; le temps sans doute, ce froid pénétrant, pas si fréquent à l'automne dans notre région.

Il se ressaisit, s'ébroua, la récréation enfin, la vie, les rires, les courses, les manteaux jetés, les conversations légères, la ligne jaune : la zone calme pour les petits, espace dévolu pour les jeux tranquilles, « interdit » aux plus grands, les plus remuants.

Régulièrement, des bandes hurlantes déferlaient tels les VANDALES, et franchissaient la ligne jaune... Au grand dam des maîtresses... Les coups de sifflets retentissaient illico... Les maîtresses tançaient les élèves, un instant réfrénés dans leurs ardeurs, rappel à l'ordre et pour les récidivistes, la punition... Debout contre le mur... Quel supplice pour ces fanatiques amateurs des grands espaces et des chevauchées fantastiques...

Tiens, c'est le maître de service avec sa collègue, toujours enjouée. Je prêtais une oreille de bois attentive, car je devenais dur de la feuille...

Le maître, comme souvent avec elle, lui racontait des blagues. Elle aimait bien faire la récréation avec lui, sa voix portait... Avec lui, pas de soucis, inutile de s'égosiller... La paix régnait. Là, c'était une perle d'un CP que lui avait confiée une maîtresse...

*« Tu vas voir, dit-il l'œil gourmand, c'est de la pure philosophie et de haute volée !*

— Maîtresse, maîtresse, ma maman m'a dit qu'on devenait poussière quand on est mort !

— Oui, dit la maîtresse et alors ?

— Ben, sous mon lit, y a plein de morts avec toute cette poussière... »

La maîtresse en rit aux larmes et moi aussi (larmes de bois). Mes ancêtres entendaient le latin, et jeune chêne, mon père, qui tenait ça de mon grand-père, m'avait transmis cette citation de la genèse II verset 19 :

*« Memento, homo, qui a pulvis es et in pulverem reverteris. »*

Verset qui avait inspiré Jacques Prévert, un anarchiste celui-là, un anticlérical viscéral et combien attentif aux malheurs du petit peuple, aux joies et aux peines des enfants, à leur envol si délicat, si fragile, tel l'oisillon, au bord du nid douillet... et basculant dans le vide avide pour son premier vol.

*« Le Pape : Poussière tout n'est que Poussière et tout retournera en poussière.*

*Tais-toi, dit le veilleur. Tu parles comme un aspirateur.*

*Alors, le secrétaire général de la chrétienté s'arrête de philosopher*

*Et fusillant le veilleur au regard*

*En secouant sa noble tête de vieillard sur son goitre.*

*Somptueux il entonna d'une voix grave les commandements de Dieu (...)*



*Garde à vous*

*Repos éternel*

*Garde à vous*

*Garde à vous*

*L'arme à la bretelle*

*En avant marche et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*

*Section halte*

*Couchez vous... aplatissez-vous... humiliez-vous et enfouissez-vous*

*Rampez*

*Garde à vous garde à vous*

*Contre tous ceux qui osent lever la tête feu à volonté (...). »*

(Extrait de *La crosse en l'air*, n° 10)

— « *Je vais te ramener à ta mère, lui dit le grand Pierre. Approche, n'aie pas peur, je m'en vais te grimer un peu.* »

Avec un morceau de charbon de bois, il barbouilla son visage, ses mains, son cou, mit sur ses cheveux blonds un brouet noir... Un vrai charbonnier... Son chaperon lui enveloppait son visage, méconnaissable.

— « *Suis-moi et prends ces fagots.* »

Au crépuscule, ils partirent furtivement dans la forêt hospitalière. Il fit un crochet vers le lieu fatidique. Jean-Baptiste ne put s'empêcher de lâcher un cri, il balança les fagots et courut vers son père qui gisait au sol inerte... La branche s'était cassée... Pierre se pencha sur lui, son père exhalait un souffle léger de sa bouche aux lèvres bleuies, un entrefilet de vie.

Inconscient mais vivant, il ôta la corde qui avait sévèrement entaillé son cou. Jean-Baptiste pleurait, caressait le visage de son père, des larmes de joie amère... « *Père, Père, c'est Jean-Baptiste* »... Le grand Pierre se retourna et devina dans la pénombre la silhouette massive du QUERCUS ROBUR, il comprenait la langue des arbres, il écouta le vieux chêne, il écouta son chuintement végétal :

« *Quand les soudards sont partis après leur forfait, j'ai ployé ma branche jusqu'à déposer son père au sol. Puis je me suis mutilé en cassant ma branche ; j'ai toujours refusé tout au long de*

*ces longues années de servir de bourreau même involontaire aux seigneurs de la dynastie des Bourbon de Conti... »*

Le grand Pierre le remercia avec déférence. Il souleva Jacques, le chargea sur ses épaules, ploya sous le fardeau, chancela et se mit en route.

On aurait dit que l'hiver était déjà là. Précoce et vif. Des plaques de glace résistaient encore au pâle soleil, le directeur avait disposé des bancs empêchant l'accès à la cour du bas.

A la récréation, Julia, assise sur mon dos à peine dégelé, dit à Emilie : *« En classe on a fait l'histoire avec la maîtresse. Tu sais, le roi Louis XIV, il a régné soixante-douze ans, et à la fin dans son château de Versailles, il a fait tellement froid que le vin était gelé dans les verres ! Il y a des tas de gens qui sont morts à cause des hivers, jusqu'à - 25°, - 30° il faisait, tu te rends compte ! »*

Tiens, Francis est là, seul comme à son habitude. Il marchait à pas comptés, les lunettes carrées, le visage fermé, concentré.

Il avait un parcours, très précis, toujours les mêmes allers et retours, sans jamais dévier de ce tracé mystérieux, connu de lui seul, suivant les dessins, les contours et les détours des dalles de pierres, les diagonales inconnues, les angles droits étranges, les cercles obscurs, géométrie atypique, hors norme... Il prenait soin de toujours éviter les autres, qui parfois entravaient son cheminement.

Seuls, la sonnerie et l'appel des maîtresses interrompaient son rite.

Une fois, en classe, c'est le maître qui l'avait raconté à sa collègue :

*« Le silence studieux régnait, et puis un "clac" sec le rompit... Une règle brisée... Francis se leva et renversa sa table comme un fétu de paille, envoya balader sa chaise, poussa un hurlement rauque de rage, insoutenable, montra à toute la classe, à bout de bras, les deux bouts de règle qu'il serrait si fort dans ses mains que les jointures en étaient blanches ivoire... Le visage livide, impavide... Le maître se précipita, les élèves l'aidèrent rapidement à remettre table, chaise et affaires d'aplomb...*

*Francis ne bougeait pas, statufié...*

*Le maître s'approcha, posa doucement sur la table une belle règle, toute neuve, encore enveloppée dans son étui rutilant de plastique.*

— *"Voilà Francis, je t'ai mis une nouvelle règle"*

*Le silence studieux reprit.*

*Francis s'était assis, tout en serrant toujours ses deux bouts de règles. Ses voisins jetèrent un coup d'œil furtif... Francis esquissa un sourire et cligna des yeux, remit en place ses lunettes avec le revers de la main droite, des gouttes de sueur perlaient sur son visage pâle. »*

Le lendemain, à la récréation, Francis reprit sa marche, imperturbable, inexorable, tel Sisyphe avec son rocher.

Le grand Pierre exténué et Jean-Baptiste, encore sous le choc, arrivèrent à la mesure familiale, il faisait nuit noire.

Jean-Baptiste frappa à la porte... « *Mère, C'est moi, Jean-Baptiste* »... Du bruit, la porte qui s'ouvre brutalement, l'étreinte, la longue étreinte, les petits se réveillèrent et accoururent... Elle leva les yeux et aperçut son Jacques dans la pénombre, porté à bout de bras par le grand Pierre... Elle faillit défaillir...

— « *Il est très faible, mais vivant.* »

Il entra, aidé par Jean-Baptiste et les petits accrochés à leur père. Marie-Catherine s'affaira, arrangea la couche, ils y déposèrent le père. Elle attrapa un tissu, elle humidifia ses lèvres, elle lava son visage, son cou rouge vif écorché... Longuement... Patiemment... Tendrement...

Le grand Pierre fit grand feu dans la cheminée, la chaleur réconfortante se répandit immédiatement dans la pièce froide ; Marie-Catherine fit réchauffer le reste de soupe... Mais les enfants restaient debout auprès de leur père, lui caressant ses mains... Doucement... Délicatement... Inlassablement...

Le grand Pierre but son bol de soupe fumant, plus de pain ; elle lui dit qu'il pouvait rester ; il déclina de la tête, sa maison à finir ; il se leva, serra l'épaule de Jean-Baptiste, qui pressa sa main rude. Il fit des recommandations à sa mère. Le sergent va venir avec les gardes. Il vaudrait mieux partir demain à l'aube. Aller mettre à l'abri les enfants. Il s'éclipsa, un pressentiment, il tressaillit.

Quel jour sommes-nous, pensai-je ? J'étais passablement ankylosé et tout roide... Dans le bois dur... Encore ce maudit froid glacial et le vent mauvais du nord qui s'y met.

En voyant le maître mettre le crochet de la porte — il était de récréation — je savais donc... Sa collègue ne tarderait pas... Les cris aigus des enfants, leur appétit de vie inextinguible réchauffaient déjà mon cœur de duramen... Là, c'était la maîtresse qui avait une nouvelle perle, elle la tenait de sa collègue du CP... Elle commença...

*« Hier dans l'évaluation une phrase était à mettre au pluriel :*

*"J'ai mangé un bonbon et une pomme."*

*Réponse du petit Arthur :*

“J’ai mal au ventre.” »

— « *Pas mal* dit le Maître, hilare, *et somme toute logique.* »

— « Attends il y avait une deuxième phrase à mettre au pluriel :

“Il y a une vache et un âne dans le pré.”

*Réponse d’Arthur :*

“Il y a un troupeau dans le pré.” »

— « *Super*, dit le Maître, *super ! Vache + âne = troupeau ! Imparable !* »

Pendant que je riais encore — rire boisé s’entend — comme un oiselet gracile, Anna s’était assise seule sur mon dos. Visage dur, lunettes aux verres épais, regard timide, cheveux crépus. Anna parlait peu, ne riait jamais, souriait parfois...

Anna, cette fois-ci, parla, les bras croisés, regardant droit devant elle, mon cœur battit la chamade :

*« Mon père est revenu, des mois qu’on l’avait pas vu. Maman ne voulait pas ouvrir, il a fait un scandale. Maman a eu peur, elle a ouvert. A peine rentré qu’il lui est tombé dessus, l’a tabassée. Avec mes petits frères et sœurs on est sorti, on a crié, les voisins sont venus, l’ont ceinturé, l’a traitée de tous les noms, les flics sont venus, l’ont emmené, Maman, ô Maman, le visage de Maman... »*

Anna ne parlait plus, aucune larme inondant son visage, rien, elle en avait trop vu.

*« Au large, les jeux joyeux des enfants sans soucis*

*Qui n’avaient que faire de l’automne au froid mordant, la vie*

*Au large, l’insouciance enfantine, sonnez les matines, dansez ribambelle*

*Au large, les enfants qui sautent à pieds joints, le Ciel, la Terre, le Paradis : la marelle*

*Ici, l’enfer d’Anna de ses sœurs et frères, bien réel. »*

Anna, écoute-moi, je vais te dire exactement ce qu’il faut faire. Tu vas aller voir Marco, au centre...

Le grand Pierre courait maintenant, tenaillé par une pensée unique, obsédante...

Il vit au loin, la lueur sauvage, rouge orange, qui déchirait la nuit noire ; il ralentit, s’approcha au plus près, les gardes-champs entouraient sa maison en proie aux flammes ; il reconnut le sergent au visage rougeoyant...

La rage au cœur, il recula et se coula dans la forêt conciliante, compréhensive, pleine de compassion.

A toute vitesse, il fit le chemin inverse. Le jour pointait à peine, tout semblait calme, le silence, il toqua à la porte... Rien... Il toqua à nouveau... La mère de Jean-Baptiste entrebâilla la porte, le fit entrer, le visage défait.

*« Va lever les enfants, on va s'occuper de Jacques.*

*— Il a geint toute la nuit, mais il est conscient.*

*— Bien, il faut partir sur-le-champ. Ils ont mis le feu au gîte, ils vont venir vous chercher maintenant et s'occuper de vous pour de bon, pas de doute. »*

Dans l'étable attenante, plus de vache, vide, seule une vieille jument, la peau sur les os, ruminait un peu d'herbe sèche ; elle pourrait peut-être porter le Jacques, pas le choix.

En quelques minutes, Marie-Catherine avait fait le nécessaire, les enfants endormis, interloqués, emmitouflés, regardaient le grand Pierre et Jean-Baptiste hisser leur père, chancelant, sur la rossinante décatie.

La petite troupe se mit en route, suivant le grand Pierre et la vieille jument cahin-caha. Il les emmenait chez ses parents, il prendrait les chemins détournés, plus long mais plus sûr.

Un samedi, Anna attendait au parloir lugubre du centre disciplinaire pour mineurs.

Sous l'œil vigilant du gardien de service, Marco arriva accompagné d'un éducateur. Ils allèrent s'asseoir au fond de la salle, quelques familles d'autres jeunes du centre chuchotaient, l'éducateur se mit en retrait.

Marco lui prit les mains, les caressa, et il l'encouragea du regard, muet, étranglé par l'émotion.

Anna parla, parla, sans s'arrêter.

Il ne l'interrompit pas, ses mains se crispèrent sur les siennes, des larmes coulaient sans retenue. Il se tut, il attendit qu'elle finisse.

Le lourd silence, il lui dit : *« Je ferai ce qu'il faut Anna, je te le promets. »*

Elle se leva, l'embrassa, et partit sans se retourner.

Le lundi matin, l'instituteur du centre eut la surprise de sa vie ! Qui l'attendait, à 8 h 20 devant la porte de la salle de cours, avec livres et cahiers ? Marco !

*« Bonjour Marco.*

— *Bonjour, Monsieur Marlin, je voudrais reprendre les cours maintenant, et préparer le CAP, s'il vous plaît.*

— *Entre, tu es le premier. »*

La route pour se rendre chez ses parents fut interminable, près de dix lieues à parcourir, avec les détours, les haltes, les petits éreintés, la vieille jument au bord de l'apoplexie, le Jacques affaibli soutenu par Jean-Baptiste... Marie-Catherine, Mère courage... Marie-Catherine l'avait remercié, émue aux larmes... C'est comme ça, il n'avait jamais supporté l'injustice. Pour sa maison, il irait voir le prince en audience, l'affaire n'était pas finie, la capitainerie n'avait pas partie gagnée... Le Prince avait une dette envers lui. Sur ses décombres, il la reconstruirait au même endroit, foi de Gand Pierre !

A la nuit tombée, enfin arrivés à bon port sain et sauf ; ses parents étonnés de le voir ainsi en telle compagnie. Mais au regard de leur fils, ils ne dirent mot et accueillirent les Huan chaleureusement, épuisés, traumatisés, mais réunis.

Le feu ronflait dans l'ample cheminée, la marmite de soupe, les morceaux de lards grésillant... Une odeur enfouie dans la mémoire olfactive des Huan.

Privé de sommeil, avec ces plongées épuisantes dans ce lointain passé, André Lebanc songeait... à sa fin proche. Il l'avait senti, ils reviendraient bientôt. Il se souvenait de cette irruption menaçante de l'été dernier : *Le portail vert, qui donne sur la rue s'ouvre brutalement, crissement des chenilles sur le bitume du tractopelle, les grosses voix d'hommes...* Sauvé, arraché à l'empire des morts par ses frères Bouleaux !

Mais cette fois-ci, ils reviendraient avec la tronçonneuse, et pour être sûrs de leur coup, ils ramèneraient la broyeurse. Il l'avait vu, il ne passerait pas l'hiver. Ils le débiteraient en planchettes, et puis hop, à la déchiqueteuse... Les copeaux s'amoncelleraient dans la camionnette, éradiqué le André Lebanc !

Alors, en cette aube à la lueur verdâtre, il se décida à parler à ses frères bouleaux :

*« Mes chers frères,*

*Les bouleaux encore engourdis, sortirent de leur torpeur.*

*Ecoutez-moi attentivement, mes jours sont comptés (murmure de désapprobation des bouleaux). Non mes frères, j'entends votre protestation fraternelle, mais je l'ai vu, ils vont revenir et achever la besogne.*

*Mes ancêtres ont survécu à la Grande Famine au crépuscule du règne du Roi Soleil, aux rayons déclinants.*

*Mes ancêtres ont vu les humains mourir par centaines de milliers.*

*Mes ancêtres ont survécu à ce quart de siècle de froid exceptionnel.*

*Mes ancêtres m'ont transmis les écrits d'un curé sur ces temps maudits :*

**“Croiriez-vous qu’il y en eut aw, à grands coups de couteau,  
Ont disséqué des chiens et des chevaux,  
Les ont mangés tout crus et se sont fait une fête  
De faire du bouillon avec les os de la tête.  
Les gens durant l’hiver n’ont mangé que des raves  
Et des topinambours, qui pourrissaient en cave,  
De la soupe d’avoine, auel^ues trognons de chou  
Et mille saletés qu’ils trouvaient dehors,  
Jusqu’à aller les chercher le long des Furettes [le marché aux bestiaux],  
Et se battre leur soûl pour ronger des os.  
Les boyaux des poulets, des dindons, des lapins  
Etaient pour la plupart d’agréables morceaux” (2).**

(2) Cité par Marcel Lachiver, *Les Années de misère*, Paris, Fayard, 1991.

*Mes ancêtres contre leur gré se sont vus lestés de milliers de pendus du petit peuple, femmes, enfants, hommes, vieillards.*

*Mes ancêtres m'ont transmis leur supplice et leurs suppliques lancés du haut des branches prisonnières de la justice immanente :*

***“Frères humains, qui après nous vivez,  
N’ayez les cœurs contre nous endurcis,  
Car, si pitié de nous pauvres avez,  
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.  
Vous nous voyez ci-attachés, cinq, six :  
Quant à la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est piéça dévorée et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.  
De notre mal personne ne s’en rie ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !***

***Se frères vous clamons, pas n’en devez  
Avoir dédain, quoique fûmes occis  
Par justice. Toutefois, vous savez  
Que tous hommes n’ont pas bon sens rassis.  
Excusez-nous, puisque sommes transis,  
Envers le fils de la Vierge Marie,  
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,  
Nous préservant de l’infernale foudre.  
Nous sommes morts, âme ne nous harie,  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !***

**La pluie nous a débués et lavés,  
Et le soleil desséchés et noircis.  
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,  
Et arraché la barbe et les sourcils.  
Jamais nul temps nous ne sommes assis  
Puis çà, puis là, comme le vent varie,  
A son plaisir sans cesser nous charrie,  
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.  
Ne soyez donc de notre confrérie ;  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre ! (...)"**  
François Villon extrait de la Ballade des pendus

*J'ai revécu ces scènes funestes de pendaison, de chasse aux miséreux, aux gueux, de chiens lancés aux troussees des enfants, d'hommes torturés, de femmes violées, humiliées, sans doute est-ce à dessein, signe prémonitoire de ma mort à venir ?*

*Mes ancêtres ont sauvé Jacques Huan.*

*Mes ancêtres ont sauvé des milliers de Huan, tout au long de ces siècles à la justice divine expéditive.*

*Mes ancêtres ont porté les stigmates en leur chair de bois de ces pendus soustraits à l'empire des morts.*

*Mes frères, moi, André Lebanc, je porte haut et fort les faits de courage et de bravoure de ma lignée ancestrale.*

*Mes frères, moi, André Lebanc, telle une éponge végétale, j'ai absorbé en ma mémoire aux cercles concentriques de mon tronc originel des milliers de maux d'écoliers, des mots de joie et de peine, j'ai porté leur espérance, leur exubérance juvénile, j'ai vu, parfois impuissant, des destins brisés, des envols stoppés, des morts lentes, sociales, j'ai vu des maîtresses empêchées, entravées, épuisées dans leur travail d'instruction par des gouvernants cupides, j'ai vu l'école pour les enfants en souffrance, rognée, réduite à portion congrue, j'ai vu des enfants laissés à l'abandon, oubliés, effacés, j'ai vu la misère toucher la population, la miner, la ronger, le chômage croître, des jeunes sans travail, des vieux sans travail, les fins de mois difficiles, des familles éclatées, expulsées, la peur du lendemain, j'ai vu les silences d'enfants, les écorchures d'enfants, les peurs d'enfants, les cauchemars d'enfants, la faim d'enfants, j'ai vu des enfants sauvés, debout, j'ai vu des enfants s'ouvrir, j'ai vu des enfants s'épanouir, des enfants s'élever, des enfants s'instruire, j'ai vu que Marco tiendrait parole, j'ai vu qu'il aurait son CAP, qu'il aiderait sa mère, ses frères et sœurs, j'ai vu qu'Anna aussi aurait son diplôme, j'ai vu que tous sauraient lire, que tous travailleraient, contre vents et marées, j'ai vu les maîtresses, les maîtres, la population défendre bec et ongles l'école menacée par des gouvernants hostiles et aveugles, j'ai vu Victor Hugo : "Celui qui ouvre une porte d'école, ferme une prison".*

*Mes chers frères, ils vont revenir je le sais, vous n'y pourrez rien, j'ai fait mon temps, Quercus Robur j'étais, Banc public de l'Ecole laïque je suis, Copeaux je deviendrai.*



*Adieu mes chers frères, je saluerai pour vous l'empire des morts. »*

Je me tus, transi, la chair de bois, mes nœuds noués. Long silence dans la froidure automnale, les racines des bouleaux frissonnèrent d'émotion, larmes de sève, larmes éternelles, elles m'enlacèrent, une dernière fois, moi, né QUERCUS ROBUR.

Quelques jours plus tard, 8 h 20, le maître ouvrit la porte d'entrée et commença sa ronde vigilante. Là-bas, un attroupement, déjà, mais qu'est-ce qu'ils ont à s'exciter comme ça dès le matin ?

Il s'approcha, bizarrement, les élèves muets et graves s'étaient regroupés en cercle, il regarda par-dessus leur tête et lut :

*« ICI A ÉTÉ TRONCONNÉ PUIS BROYÉ ANDRÉ LEBANC NÉ QUERCUS ROBUR. »*

Ces grosses lettres en script de mousse verdâtre étaient gravées dans le bitume... Des copeaux gisaient encore au sol, témoin de leur forfaiture...

*« Les plus grands lisaient pour les plus petits, c'est quoi un Robur ? dit un petit, et Quercus ? »*

Nom de dieu ! Le banc avait été déboulonné, descellé... enlevé, disparu le banc ! Ahmed, va chercher le directeur !

Ce fut l'émoi dans l'école. A la pause du midi, les enfants alertèrent les parents, qui vinrent aux nouvelles, attroupement dans le hall d'entrée à 13 h 20... Les parents, les enseignants, les dames de service... Mécontents... Vitupéraient... Le téléphone sonna en mairie... Un élu débarqua constater les dégâts... Il parla au directeur... Enquête administrative... Bévues... Incompétence... Dysfonctionnement... (Toujours la faute du petit personnel.)

Au conseil d'école, qui suivit les congés de la Toussaint, l'élus de la mairie, personnage insignifiant, falot, jamais au courant de rien, en prit pour son grade...

Il plia devant la bronca et céda, il finit par balbutier : *« Je vais demander en mairie le remplacement du banc. »* Les parents élus au conseil d'école, qui connaissaient le bonhomme, ne le lâchèrent pas d'un millimètre : *« Quand le banc sera remplacé ? On veut une date. »*

Le bougre avait déjà fait le coup aux parents. Quand il fallait prendre un engagement, il parlait toujours de saison, de semestre voire de trimestre, mais jamais de date précise : un jour, une semaine, trop contraignant, il fallait toujours laisser du temps au temps... Et parfois tout disparaissait dans les limbes du temps...

Devant le tollé, la mairie mit les bouchées doubles... La lettre signée du maire, le tampon officiel apposé, était placardée sur la porte d'entrée de l'école élémentaire et maternelle :

*« (...) J'ai le plaisir de vous annoncer que le remplacement du banc de votre école sera effectif avant les congés de Noël, au plus tard le 15 décembre. »*

Nouvelle ô combien espérée et attendue, à la grande satisfaction des parents, des enfants, des maîtresses et des maîtres, et des frères bouleaux...

Avant Noël donc, un magnifique banc, que l'on devinait dans la force de l'âge, trônait en lieu et place de feu André Lebanc. Son vernis incolore laissait deviner la couleur originale tendre de ses belles planches en 41 et 34, avec des nuances d'ocre brun, des nœuds plus foncés, des nervures vives et fines.

Dès le jour de son installation, comme par miracle, les lettres en mousse verdâtre s'étaient effacées.

Tel le Phœnix, André Lebanc renaissait... Ainsi André Lejeune naquit : BANC PUBLIC de L'ÉCOLE LAÏQUE, QUERCUS ROBUR MINOR.